

186 AVANTURES DU CHEVALIER

à un soi croyant son parent, intéressé dans deux ou trois Compagnies de Maltôte, & le mot de mon cher cousin répété dans deux ou trois endroits de sa Lettre fit des merveilles. Comme j'étois porteur du billet, le Partisan me reçut gracieusement contre la coutume de ces Messieurs qui font aux Commis un accueil rebarbatif, & il n'eut pas sitôt vû de mon écriture qu'il m'arrêta pour travailler sous lui, en me disant qu'il vouloit me former l'esprit & la main.

Il me mit d'abord au fait des affaires particulières, si bien qu'au bout de six mois il s'en reposoit sur moi entierement. A l'égard de ce qu'il appelloit les affaires du Roy, il étoit plus réservé. C'étoient des secrets pour tout autre que des Intéressés. Quelquefois en arrivant de la Ville je lui faisois des complimens de la part de son cousin le Marquis, que je n'avois pourtant pas vû, & avec lequel je cessai d'entretenir commerce. Ce qui le mettoit de si bonne humeur qu'il se répandoit volontiers en discours qui ne finissoient point. Alors il me faisoit des épanchemens de cœur qui servoient à m'initier dans les sacrés mystères de la Maltôte. A l'entendre une affaire n'étoit pas des meilleures quand elle ne rendoit que cent pour cent.

Si je lui avois moins été utile, il m'auroit placé de façon que j'eusse pû m'engraïsser; mais par malheur pour moi il s'étoit accoutumé à ne se plus mêler que des grandes affaires & à m'abandonner les petites. Que de postes lui vis-je donner à des gens qu'à peine il connoissoit. Il étoit si obligeant qu'il rendoit service à quiconque se présentoit à lui, & si de-

sinte-